

LA
Semaine
 DE
Religieuse
 MONTREAL

Sommaire

I Annonces à faire en chaire. — II Solennités de titulaires. — III Société d'une messe. — IV Retraite sacerdotale mensuelle. — V Correspondance romaine. — VI En France : La persécution sévit toujours. — VII Le Bienheureux Gérard Majella. — VIII Correspondance des Etats-Unis. — IX Ordo des fidèles. — X Aux prières.

ANNONCES A FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 18 décembre

Fêtes de Noël, avec le jeûne de la vigile, de S. Etienne et de S. Jean ; dans les diocèses de Montréal, de Valleyfield et de Joliette, chant du *Te Deum* le dernier dimanche de l'année.

SOLENNITES DE TITULAIRES

Dimanche, le 25 décembre

Fête du titulaire de l'Enfant-Jésus (Pointe-aux-Trembles et Mlle End, diocèse de Montréal).

J. S.

SOCIETE D'UNE MESSE

Archevêché de Montréal, 9 décembre 1904.

M. l'abbé F.-X. Michon, décédé le 6 décembre, à l'hôpital du Sacré-Cœur, à Sherbrooke, était membre de la Société d'une Messe.

PH. PERRIER, ptre.

Chancelier *pro tempore*.

RETRAITE SACERDOTALE MENSUELLE

Mercredi, le 14 décembre, à la cathédrale

LES exercices communs de la retraite mensuelle pour le clergé du diocèse de Montréal se font, chaque deuxième mercredi du mois, à la cathédrale, dans la chapelle destinée aux mariages. Ils auront lieu cette semaine le 14 et commenceront à 2 heures précises. Ils comprennent la récitation des vêpres et complies, la préparation à la mort et une instruction suivie de la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Tous les prêtres sont invités à suivre ces exercices.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 22 novembre 1904.

LE jour du 22 novembre est très célèbre à Rome. Il rappelle le culte de la grande vierge martyre, Cécile, ainsi nommée parce qu'elle appartenait à la *gens Cæcilia*. Ses actes sont connus ; et on sait à quelles variations chronologiques ils ont donné lieu : les uns mettant le martyre de la sainte au II^e siècle, d'autres le reportant au III^e. La difficulté venait de la mention dans les actes d'un pape Urbain. Or il n'y a pas de pape de ce nom avant saint Urbain I^{er} qui mourut vers 233. Mais cette difficulté fut très habilement tournée par M. de Rossi, partisan de la vierge chrétienne sous Marc-Aurèle. Ce savant archéologue faisait remarquer que le diocèse de Rome était trop étendu pour que l'évêque put matériellement s'occuper de tous les fidèles. Il devait donc se faire aider par des prêtres, des diacres, et même par des évêques appelés régionnaires parce qu'ils étaient chargés d'une des parties de la ville et de la campagne qui entourait Rome. Cette campagne était alors couverte

de villas de plaisance où la foi avait fait de nombreux prosélytes. Et de même qu'aujourd'hui les papes ont à Rome un certain nombre de prélats revêtus du caractère épiscopal qui les aident dans l'administration des sacrements ; de même à cette époque la nécessité avait contraint l'évêque de Rome à employer le même moyen. De cette manière la mention du pape Urbain dans les actes de la sainte ne s'opposait plus à ce qu'on reculât son martyre au IIIe siècle ; et d'accord avec d'autres documents, on pouvait le placer sous Marc-Aurèle.

— Grâce au cardinal Ramolla, titulaire de Sainte-Cécile, cette église a été comme renouvelée. Laissant presque intacte l'église supérieure, il a retrouvé dans le sous-sol la première basilique faite dans la maison de la sainte, et qui fut enfouie au VIIIe siècle sous les constructions de saint Pascal Ier. Laissant une partie vide, il a concentré tout son effort dans une crypte magnifique, étincelante d'ors, de mosaïques et de marbres précieux, qui semble une vision de la Jérusalem céleste descendue dans les ténèbres des catacombes. Quand il fit ces travaux, il fallut pour les raccords nécessaires abaisser le plan où reposaient les sarcophages de la sainte et des glorieux compagnons de son triomphe. On voulait les mettre au niveau de l'autel souterrain, d'où, par une petite fenêtre de marbre traforé, l'antique *fenetrella*, on pouvait voir les sarcophages. En faisant cette opération, le sommet du sarcophage resta attaché à la paroi et découvrit ainsi l'urne ou châsse d'argent dans laquelle Clément VIII enferma en 1599 le corps de la martyre. C'était une occasion unique pour vérifier l'état de conservation de ce saint corps, et s'assurer de certains problèmes historiques qui ne pouvaient être résolus que par une nouvelle reconnaissance authentique. Le cardinal ne voulut pas troubler le repos de la martyre, si bien exprimé par la statue de marbre de Maderno, faite en 1599 pendant les vingt jours que dura l'exposition publique du saint corps. Il entourra de magnifiques damas rouge la chasse d'argent, et respectant les sceaux de Clément VIII et du cardinal Sfondrato se borna à prier la sainte de garder son temple, les religieuses

bénédictines qui vivent à son ombre, et le cardinal qui venait de lui donner une preuve de sa dévotion et de sa munificence princière.

— A ce sujet, beaucoup posent la question de la conservation miraculeuse du corps de la martyre. Il faut avouer que c'est aller bien vite, et qu'aucun document ne justifie encore une pareille affirmation. Du récit de Bosio, au moment de l'invention en 1599, du procès-verbal de cardinal Sfondrato alors titulaire de la basilique et qui fit la reconnaissance, la sainte apparut aux regards des Romains, non seulement avec l'intégrité absolue de ses membres, mais avec ses chairs et la peau. Jamais, cependant, il n'est dit que la couleur de ces chairs fût naturelle comme celle d'une personne qui vient de mourir; et il est probable que le corps s'était momifié, gardant la pose qu'il avait eu quand les chrétiens l'ensevelirent. Les vêtements qui l'enveloppaient étaient intacts, on les respecta de même qu'on ne voulut pas toucher à son corps virginal. Il y avait toute fois une circonstance qu'on aurait pu vérifier. D'après ses actes, la sainte portait toujours sur sa poitrine l'évangile : c'est-à-dire un rouleau ou carré de parchemin sur lequel était écrit une partie d'un évangile. Mais elle inspirait tant de vénération que personne n'osa vérifier ce détail. Tout ce dont s'assura, et encore comme par hasard, le cardinal Sfondrato, c'est qu'en coupant à hauteur de la ceinture une petite bande de son vêtement de soie, il sentit endessous les nœuds d'une corde qui lui servait de ceinture ; c'était le cilice dont parlent encore les actes.

— La sainte repose en paix et tout ce que l'on peut voir chez les Bénédictines, c'est le grand voile de soie blanche qui recouvrait tout le corps comme un suaire. Il fut retiré à cette époque et remplacé par un autre. Cette étoffe est d'un blanc qui tourne un peu au gris cendre ; elle est excessivement souple et légère.

Outre la statue de Maderno, deux témoignages nous restent de ces fêtes. Deux peintres romains, qui avaient plus de bonne volonté que de talent, voulurent garder un souvenir de cette sainte. Et chacun à



l'insu de l'autre peignit assez grossièrement sur une planche ce qu'il avait devant les yeux. Un de ces tableaux est au musée Kircher, à Rome ; l'autre était dans les mains de l'abbesse de Solesmes, qui a dû certainement l'emporter dans sa retraite à l'île de Wight, en Angleterre, où l'a chassée la persécution française. Ces deux peintures s'accordent en tous points avec la statue de Maderno, et sont un témoignage de ce que les Romains purent admirer au commencement du XVII^e siècle.

— Ce respect pour la sainte était tel que Dom Guéranger lui-même, le grand historien de sainte Cécile, n'a pas osé passé outre. Quand il vint à Rome, sous Pie IX, après la publication de son travail, M. de Rossi lui proposa de demander au pape la permission de faire une nouvelle reconnaissance du saint corps et d'en être l'heureux témoin. Il se faisait fort d'obtenir cette permission. Dom Guéranger accepta d'abord, puis se reprit et, après avoir réfléchi, refusa de troubler le repos de la sainte pour satisfaire sa pieuse curiosité. J'avoue que tout le monde n'aurait pas les scrupules du savant abbé de Solesmes, et beaucoup regrettent qu'il les ait eus et leur ait obéi.

DON ALESSANDRO.

EN FRANCE

LA PERSECUTION SEVIT TOUJOURS

IMPOSSIBLE de relater tous les actes de persécution commis en France, contre les communautés religieuses. Et, au reste, à quoi bon ?

Ce nous est un devoir pourtant d'offrir l'expression de nos sympathies à ceux des ordres religieux frappés, qui ont au Canada des Frères ou des Sœurs.

Aujourd'hui nos sympathies s'adressent aux vénérées religieuses de l'Hotel-Dieu de Montréal, premières hospitalières venues de France pour soigner les pauvres de notre colonie naissante. Nous apprenons, avec un vif regret et une profonde indignation, que leurs Sœurs en religion de la ville de Nîmes ont reçu l'ordre de quitter l'hôpital mixte, desservi par elles depuis de longues années.

Cet ordre est tout simplement brutal. Il n'allègue aucun motif. C'est d'un cynisme achevé, qui vous remercie des services rendus, et vous chasse en même temps impitoyablement, et vous livre sans ressources à toutes les misères d'un exil forcé.

Qu'on lise plutôt la lettre d'expulsion. La voici :

Madame la Supérieure,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, conformément à une délibération du conseil municipal, la Commission administrative des hospices de Nîmes a décidé que l'Hôtel-Dieu serait *laïcisé* à partir du 1er janvier 1905. C'est vous dire qu'à cette époque vous et vos Sœurs aurez à cesser vos fonctions, et à remettre à l'administration des hospices les locaux qui sont la propriété de cet établissement public.

Le présent avis vous est donné à toutes fins utiles et pour valoir notamment comme congé ; tant en ce qui concerne votre service, qu'en ce qui touche les locaux dont vous aviez l'occupation pour l'accomplissement de ce service. Je vous prie de m'accuser réception du présent en votre qualité de Supérieure et pour le compte de votre communauté.

Veillez agréer, Madame la Supérieure, avec mes remerciements pour les services rendus, l'expression de ma considération distinguée.

LE MAIRE DE NIMES,

Président de la Commission administrative des Hospices.

(Signé) CROUZET.

Ce qui donne un caractère particulièrement cruel et inhumain à cette expulsion, c'est qu'elle s'applique dans la circonstance à des religieuses âgées et pauvres, n'ayant plus la possibilité de partir pour d'autres pays, incapables de trouver dans la sécularisation un aliment à leur existence, ignorantes enfin des usages mêmes d'un monde dont le cloître les avait complètement séparées.

Quel mal ont fait ces religieuses ? A qui ont-elles fait dommage ? Quelle loi ont-elles enfreinte ? Les malades, les infirmes à qui elles se dévouaient, les appelaient leurs mères, leurs sœurs ; et elles l'étaient véritablement, tout comme nos religieuses du Canada. Elles en avaient le cœur, la sollicitude et la tendresse. En soignant les malades, avec un zèle et un succès qui ne redoutaient aucune comparaison, elles leur apprenaient aussi, et c'est là sans doute le crime qu'on punit sans avoir le courage de le dire tout haut — elles leur apprenaient à aimer ce qui mérite le mieux d'être aimé : la miséricorde et la bonté infinie du Sauveur.

Pervertir les âmes, les dégrader — cela, les sectaires le permettent volontiers, en faveur de la liberté de conscience. Mais convertir les âmes, les élever jusqu'à Dieu, cela — toujours à raison de la même liberté de conscience — les sectaires le défendent, le punissent.

Nous saluons avec un respect ému les nobles et pures victimes de ce despotisme jacobin. Et nous prions Dieu de verser sur la blessure de leur cœur l'onction que sa toute puissante bonté a le secret de faire sortir de la souffrance même. Qu'il leur fasse une large part dans les joies mystérieuses promises à ceux qui, à cause de Lui, en haine de Lui, endurent persécution !

Le Bienheureux Gérard Majella

LA Vierge Immaculée a voulu glorifier le Bienheureux Gérard, pendant cette année jubilaire. C'est le 11 décembre qu'ont eu lieu, dans Saint-Pierre, les fêtes de canonisation de l'humble Frère Rédemptoriste. Mgr l'archevêque de Montréal et ses compagnons de voyage assistaient à la cérémonie.

Nos lecteurs liront avec édification la courte notice que nous reproduisons sur cet illustre Serviteur de Dieu.

Le Bienheureux Gérard Majella naquit le 6 avril 1726, à Muro, petite ville du royaume de Naples. Son père était un pauvre tailleur, mais pieux et honnête. Dès ses plus tendres années, Gérard fit preuve d'une piété angélique.

A peu de distance de Muro se trouve la chapelle de Capotignano, où l'on vénère une statue de la Vierge Marie tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Vers sa cinquième année, Gérard s'y rendit; et à peine fut-il agenouillé, que le petit Jésus, descendant des bras de sa mère, vint jouer familièrement avec lui.

Vers l'âge de sept ans, Gérard, épris d'un amour surnaturel pour le Pain eucharistique, désirait ardemment communier. Un jour, à la messe, il vint avec les fidèles pour recevoir la sainte Hostie. Le célébrant, le voyant si jeune, passa outre, et l'enfant se retira en pleurant. Mais, la nuit suivante, l'archange saint Michel lui apporta le Pain des Anges.

A dix ans, Gérard fut admis à la table sainte; depuis il communia tous les deux jours, outre les dimanches et les jours de fêtes. Mais il comprit que pour participer à la gloire de Jésus, il devait participer auparavant à sa douloureuse Passion: comme prix de chaque communion, il s'imposa donc une cruelle flagellation.

Après la mort de son père, Gérard entra en apprentissage chez un tailleur. Le jeune apprenti se livra tout entier au travail; mais il continua à correspondre fidèlement à la grâce et à suivre son attrait

pour l'oraison, malgré les mauvais traitements du contre-maitre. Celui-ci le battait souvent avec fureur. Un sourire était toujours la réponse de la douce victime.

Il devint ensuite le domestique de l'évêque de Lacédonia, et y resta trois ans, faisant l'admiration de toute la ville. Un jour que l'évêque était absent, Gérard avait fermé à clé la porte du palais. Il voulut puiser de l'eau ; mais, tandis qu'il était penché, la clé tomba dans le puits. Il resta d'abord interdit ; puis, après une prière, il courut chercher une statue de l'Enfant-Jésus et la descend dans le puits en disant : « C'est à vous, Seigneur, de me rendre la clé, afin que Monseigneur ne soit pas en peine ». O merveille ! à la vue d'une foule de spectateurs, Gérard remonte l'Enfant-Jésus tenant en main la clé perdue.

Après la mort de son maître, Gérard dut vivre de son métier de tailleur. L'esprit de mortification lui inspira de châtier son corps de toutes manières. Une planche lui servait de lit, il flagellait sa chair jusqu'au sang, passait des nuits entières à faire oraison, jeûnait au pain et à l'eau les samedis et veilles de fête de Marie.

On lui reprochait cette conduite : « Pourquoi, au lieu de rechercher les délices du monde, embraster cette vie de rudes pénitences ? » — Le saint jeune homme répondait invariablement : « Je veux à tout prix devenir un saint, et si je perds cette occasion, je la perdrai pour toujours ».

Ses parents songèrent à le marier ; mais Gérard n'y voulut point consentir : « Je suis à la Madone, disait-il, avec enthousiasme. La Madone a ravi mon cœur et je lui en ai fait présent ». Aussi garda-t-il sans souillure le lis de la chasteté et la robe de l'innocence baptismale.

Une fleur aussi délicate ne pouvait rester au milieu d'un monde corrompu et corrupteur : c'est pourquoi Gérard chercha pour son âme l'abri du cloître. Il fixa son choix sur la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur que son fondateur, saint Alphonse de Liguori, illustrait dès lors par l'éclat de sa doctrine et la sainteté de sa vie.

Il y demanda son admission en qualité de Frère servant. Mais une épreuve nouvelle l'attendait : on le trouva trop faible, trop chétif, et il ne fut pas admis.

Cependant, il ne se découragea point. A force d'instances, il finit par triompher de l'opposition de sa mère et du refus des religieux, et vit enfin se réaliser le plus cher de ses vœux. C'était en 1749.

Le nouveau Frère Rédemptoriste embrassa la vie religieuse avec une ferveur qui devait le conduire, en peu de temps, à la plus haute sainteté. Ayant conçu la noble ambition de devenir un saint, il fit le vœu d'accomplir tout ce qu'il y a de plus parfait. Il cultivait toutes les vertus et les pratiquait dans un degré héroïque. Saint Alphonse disait de son jeune disciple : « Gérard est un prodige de régularité. Je suis grandement édifié quand je considère à quelle perfection est arrivé ce Frère » .

De fait, il faut lire sa vie toute remplie de prodiges pour se rendre compte des sublimes vertus du Bienheureux Gérard ; et aussi des miracles qu'il opérait comme en se jouant, ainsi que des grâces de choix, science infuse, extases et ravissements, dont il fut favorisé.

En 1755, il tomba gravement malade. Gérard, qui avait toujours eu une soif ardente de participer aux douleurs de la Passion de Jésus-Christ, voyant sa fin approcher, demanda au Seigneur d'éprouver dans ses derniers instants les peines intérieures et extérieures que souffrit le Divin Maître dans son agonie sur la croix. Il fut exaucé : ses derniers jours furent un douloureux purgatoire. Il se plaignait seulement des soins, à son avis trop affectueux, que la communauté lui prodiguait pour essayer de soulager ses souffrances. Les prières que faisaient les Pères et les Frères pour obtenir sa guérison, lui causaient ainsi de la peine : « Je suis un sujet inutile, disait-il, et je ne mérite pas tout cela » .

Cependant le saint malade s'affaiblissait de plus en plus. Il annonça, le 15 octobre, qu'il mourrait le même jour. Vers minuit : « Voici la Madone », s'écria-t-il d'un air joyeux ; et il s'endormit du sommeil de la mort au milieu de cette extase.

Le Frère Gérard n'était âgé que de vingt-neuf ans et six mois : il avait passé cinq ans et cinq mois dans la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. Si sa vie fut courte, il n'en parcourut pas moins une longue carrière, et conquit une gloire qui s'étend tous les jours, grâce aux prodiges de toutes sortes que les fidèles obtiennent par son intercession.

Le Pape Léon XIII a béatifié le Frère Gérard, le 23 janvier 1893. Les fêtes de sa canonisation, nous le disions en commençant, ont eu lieu dans Saint-Pierre, dimanche dernier, le 11 décembre.

CORRESPONDANCE DES ETATS-UNIS

Troy, N. Y., 1er décembre 1904.



EL'ELECTION présidentielle est terminée. Roosevelt a été élu par une majorité que seul Washington avait connue jusqu'à présent. Mais déjà — oh ! cette roche tarpéienne ! — l'on parle des prochains candidats pour 1908. Leur nom importe peu ; mais il est intéressant de connaître leur profession de foi, leur *plat-form*, comme on dit ici.

D'après le *Sun*, la lutte aura lieu sur « la question brûlante » de la religion et de l'éducation : « Shall the public schools remain secularized, or shall religion be introduced into them as a fundamental and essential part of their instruction ? »

Longtemps les catholiques furent seuls à regarder comme criminel le divorce entre l'Eglise et l'école. Grâce aux décisions du concile tenu à Baltimore en 1884, ils sont encore les plus ardents dans leurs récriminations ; (1) mais déjà les épiscopaliens et les juifs sont

(1) D'après le rapport officiel du Père Sheedy, présenté ce mois-ci au Bureau Fédéral de l'Education, les catholiques dépensent annuellement pour leurs écoles la somme de 23 à 25 millions de dollars.

avec eux. S'ils savent s'unir, s'ils savent mettre leur cause dans les mains d'un candidat juste et vaillant, il est probable que la grande injustice prendra fin.

C'est une entreprise éminemment délicate que d'entamer une guerre sur cette question : car celle-ci peut ranimer autant de haines que susciter de dévouements. Mais l'exemple récent de l'Angleterre dans son *Education Bill* est là pour prouver que la race anglo-saxonne saura baser ses décisions sur la justice et sur la vérité. Je souhaite donc succès aux lutteurs de demain.

— C'est aux Etats-Unis que se trouve le plus grand nombre de juifs ; mais s'il faut en croire Israel Zangwill, l'exode ne tardera pas à commencer vers des lieux plus cléments encore. La nouvelle Terre Promise — promise par le Gouvernement de la Grande-Bretagne — est sise dans l'Est-Africain, en Ouganda, sur le plateau du Nordi. Le mouvement sioniste, préconisé par le Dr Herzl, n'a pas réussi. Il consistait à ramener Israël en Palestine. Le nouveau mouvement porte le même nom, mais vise à d'autres effets. Commentant là-dessus l'*American Hebrew* de New York, écrivait ces jours-ci : « Le Sionisme sans Sion, cela ressemble à la pièce de Macbeth dont on aurait eu soin d'extraire le rôle de Macbeth ». Qui vivra, verra. Il est probable que longtemps encore la race juive continuera son chemin à tous les vents du monde, jusqu'à ce qu'un jour, agenouillée devant la croix du Christ, elle adore Celui que ses pères ont crucifié.

— L'incident suivant montre bien que la raison n'est pas toujours ce qui règle... la censure turque.

Voici. Le gouvernement du Sultan vient d'interdire à l'*American Bible Society* de distribuer la Bible dans le pays. C'est bien son droit ; mais les allégations dans cet *iradieh* relèvent plutôt du genre humoristique.

Le verset 7^{me} du premier chapitre de la première Epître aux Thessaloniens est la cause de tout le trouble. S'adressant aux premiers chrétiens, saint Paul leur dit : « Vous êtes devenus un modèle

pour tous les croyants de la Macédoine et de l'Achaïe ». Le Sultan ne l'entend pas ainsi, et il désire que le mot Salonique ou Grèce ou n'importe quel autre mot — Amérique, si on le désire — soit substitué au mot Macédoine, possession turque, comme on sait.

C'est la première fois, si je ne me trompe, qu'une pareille objection, d'ordre politique, est dressée contre la Bible. Ce ne sera pas la dernière probablement ; et j'ai grand peur pour ce texte-ci : (Actes des Apôtres, XVI, 9.) « Pendant la nuit Paul eut une vision : un Macédonien lui apparut et lui fit cette prière : Passe en Macédoine, et viens nous secourir ». On tremble aux conséquences que l'hypercriticisme de la Turquie va amener dans la Bible. Mais à tout prendre j'aime encore mieux la critique turque que la critique Loisy. Elle inclut moins de dangers.

— Je viens de prononcer le nom d'un exégète sur le cadavre moral duquel nous avons hélas ! à pleurer désormais. Son dernier article dans la *Revue Critique de Paris* ne nous permet plus aucun doute. Parti de la lumière, il est allé rouler dans les ténèbres. J'ai maintenant à relater la mort d'un autre exégète qui, lui, parti des ténèbres, vint, lentement mais sûrement, évoluer dans la lumière plénière du catholicisme.

Le Père Benjamin de Costa, ancien ministre épiscopalien, ordonné prêtre il y a à peu près un an, est décédé à New York, le 3 novembre dernier. Il était né d'une famille française, à Charlestown, en mars, 1831. Il avait renoncé au protestantisme le 3 décembre 1899. Vu son renom de science et de sainteté, sa conversion fit grand bruit. Dans une brochure intitulée *The place of Holy Scripture in the catholic Church*, il en expliqua les raisons. Ces raisons, on peut les résumer ainsi : la Bible suppose déjà l'Eglise. Historiquement parlant, celle-ci est antérieure à celle-là. Conséquemment, faire de la Bible une autorité plénière en matière de foi, c'est aller contre les principes de la logique aussi bien que contre les données de l'histoire. La Bible, rien que la Bible, toute la Bible, ceci est non seulement une phrase creuse mais encore fautive : — car, inconsciemment, le protes-

tantisme lui-même vit avec les préceptes de la tradition. Comme exemple, je ne cite que l'observation du dimanche au lieu du samedi.

Le Père de Costa est mort en remerciant Dieu de l'avoir admis dans l'Eglise catholique. Il en est toujours ainsi d'ailleurs. Nos bien aimés frères n'ont toujours qu'à se féliciter et à se réjouir d'être revenus chez nous.

Et ceci m'oblige à poser encore une fois mon éternelle question. Pourquoi ceux qui quittent l'Eglise du Christ pour entrer dans la secte de Luther, ont-ils tant peur de mourir dans cette secte ? pourquoi presque toujours expriment-ils le désir de revenir vers l'Eglise de Rome ?

Peut-être la réponse est-elle celle-ci : Il est facile de vivre dans l'erreur, mais il est très mal aisé d'y mourir.

— Le doyen de l'épiscopat des Etats-Unis, Mgr William Henry Elder, archevêque de Cincinnati, vient de s'éteindre lui aussi, comme le Père de Costa, chargé d'ans comme de mérites. Il était né à Baltimore, le 19 mars 1819. Il avait été ordonné prêtre le 29 mars 1846, et avait été consacré évêque de Natchez, le 3 mai 1857. Le 29 janvier 1880, il fut nommé coadjuteur de Mgr Purcell, archevêque de Cincinnati ; et, à la mort de ce dernier, le 4 juillet 1883, il était nommé son successeur sur le siège de cette ville. Il est mort le 31 octobre dernier. Ses dernières paroles sur cette terre furent la prière de l'Eglise : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Mgr Moeller succède à Mgr Elder, comme archevêque de Cincinnati.

— Le 20 novembre dernier, M. Roosevelt, président des Etats-Unis, a encore prononcé un de ces sermons mi-religieux et mi-laïques, dont seul il a le secret. Cette fois, c'est devant un auditoire entièrement catholique qu'il a parlé. Son Eminence le cardinal Gibbons était parmi les auditeurs. L'occasion était l'inauguration de l'école, du hall et du presbytère de Saint-Patrice, à Washington.

S'adressant au cardinal : « Je suis heureux, » s'est écrié M. Roosevelt, « d'être introduit ici par vous, le représentant spirituel de cet évêque Carroll (1) qui a joué un rôle si illustre dans l'Eglise, et dont la famille (2) a joué un rôle si illustre dans les affaires de la Nation, à l'aube même de notre gouvernement. » Et dans des paroles brûlantes, le président prêcha à ses 10,000 auditeurs sur la nécessité de la volonté, sur le courage des convictions, sur l'union, sur la force.

Et en lisant cette homélie présidentielle, j'ai revu, dans le lointain, par-delà l'Amérique, par-delà l'Océan, un homme glabre et sinistre, un peureux, un lâche, à qui la postérité donnera peut-être le nom de Pilate et que le monde appelle aujourd'hui Emile Loubet, président de la République Française.

Certès, les Etats-Unis ne sont pas la perfection du genre ; comme je l'ai dit en commençant cette lettre, leur système d'écoles publiques est criminel et leur co-éducation est dangereuse ; mais à tout prendre, n'en déplaît à mon ami, Mgr l'évêque de Mende, qui m'écrivait là-dessus ce matin : « J'aime encore mieux *ceci* que *cela* » ; ici les catholiques, unis comme un seul homme, sont déterminés à lutter jusque à la victoire. Là-bas, ils gémissent, ils pleurent, ils discourrent.

Et, je ne sais pourquoi, je baille en les voyant.

HENRY RAYARD.

ORDO DES FIDELES

Dimanche, le 18 décembre

Messe du IV^e dim. de l'Avent, *semi-double privil.* ; 2^e or *Deus, qui de Batax*, 3^e pour l'Eglise ou le pape ; préf. de la Trinité. — I vèpres de la Ste Vierge (*double majeur*) ; mém. du dim.

(1) Mgr John Carroll, premier évêque de Baltimore.

(2) Denis Carroll of Carrolton fut un des signataires de la Constitution des Etats-Unis.

Le Goupillon de Jules Grévy

ELLE est bien jolie, l'histoire rétrospective que racontait le *Gaulois* à propos de la rentrée des Chambres :

« C'était aux premiers temps de l'Assemblée nationale. Des prières publiques étaient dites à la chapelle de Versailles. M. Grévy y vint comme président de l'Assemblée, avec M. Thiers, chef du pouvoir exécutif. Les honneurs religieux furent rendus, à l'entrée de la chapelle, au Président de la République. Monseigneur l'évêque de Versailles lui présenta selon le cérémonial l'eau bénite au bout du goupillon, comme c'est la coutume aux honneurs présidentiels. Assez étranger aux choses de l'Eglise, M. Thiers, au lieu de prendre l'eau bénite, saisit le goupillon, dont il se mit à asperger lestement l'évêque et son clergé. Chacun riait sous cape.

Pendant, M. Thiers, après s'être servi du goupillon, le passe à M. Grévy pour qu'il renouvelât la cérémonie comme cela se fait aux enterrements ; mais celui-ci, comprenant que M. Thiers avait commis une bêtise et fort embarrassé à son tour du goupillon, prit le parti de le dissimuler adroitement sous les pans de son habit.

Sur un signe de l'évêque, le cortège se rendit à l'autel et les deux présidents prirent place aux premiers rangs. M. Grévy était de plus en plus gêné par son malencontreux goupillon. Après bien des efforts, il parvint à le laisser glisser sans bruit sous son fauteuil où on le retrouva plus tard. »

Il n'y avait donc pas de protocole en ce temps-là ?

AUX PRIERES

M. l'abbé Thomas Bérard, décédé à Belœil.

M. l'abbé F.-X. Michon, décédé à Sherbrooke.

Frère Paul de la Croix, ancien provincial des Frères de Saint-Gabriel en Canada, décédé à San Remo, Italie.

Sœur Sainte-Sophie, née Rose de Lima Poutré, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Montréal.